

SACD

LE MAGAZINE

Automne • 2013

AUTOMNE 2013
**MOI
JEUNE
AUTEUR
DE THÉÂTRE**

AUTOMNE 2013

**MOI
JEUNE**

SOCIÉTÉ DES AUTEURS ET
COMPOSITEURS DRAMATIQUES

La francophonie : une question d'écoute et de curiosité

L'auteur suisse Antoinette Rychner a reçu le Prix SACD de la dramaturgie francophone pour sa pièce *Intimité Data Storage* lors de la dernière édition du festival des Francophonies en Limousin. Entretien avec une jeune dramaturge pleine de projets.

Que vous inspire la notion de francophonie, vous dont la langue maternelle est le français dans un pays qui compte trois langues nationales ?

...et même plus ! 4 langues nationales, en comptant avec le romanche, lui-même subdivisé en 5 langues parlées dans les très belles vallées grisonnes. En tant qu'auteure, j'essaie de vivre cette pluralité en suivant par exemple les parcours des collègues romanches ou germanophones que j'ai côtoyés dans le cadre de mes études à l'Institut littéraire suisse. Mais soyons honnêtes, c'est un effort de rester à l'écoute mutuelle ; lire dans une autre langue que la maternelle demande un surplus de temps et d'attention, quant à se rendre au théâtre ou à des lectures hors sa région linguistique, nous le faisons trop peu, car même si les distances sont courtes dans notre petit pays, il y a une barrière psychologique ; on a l'impression que c'est loin, que c'est ailleurs. Spontanément, l'attention de chacun reste tournée vers sa « grande puissance » culturelle voisine : France, Allemagne, Italie. Pour moi, la notion de francophonie tient un peu du

même phénomène. Un grand nombre de nations et régions sont réunies par l'usage d'une même langue. Mais c'est comme une théorie, comme si la francophonie n'existait pas sans actes, sans une forme de résistance active. Il s'agit d'oublier momentanément ce qui est immédiatement visible, dominant (une rentrée littéraire parisienne par exemple) et de se donner la peine du détour, de la découverte alentour. Se rappeler que d'autres existent ; une question d'écoute, de curiosité. Des organismes et manifestations comme les Francophonies en Limousin m'apparaissent donc comme très précieuses, puisqu'elles permettent justement d'attirer notre regard sur des zones géographiques et artistiques méconnues, de nous mettre en découverte réciproque, de nous faire prendre conscience de nos différences comme de nos ressemblances, à travers cette langue qui nous rassemble.

Qu'est-ce qui vous a conduit à faire du français, de la langue, des mots, votre outil de travail ?
L'envie, le besoin de détourner « l'outil alphabet » s'est fait sentir dès le moment où l'on

m'a appris à écrire à l'école primaire. J'ai toujours écrit dans les interstices temporels possibles. Reste que le moteur, le pourquoi de l'écriture est difficile à cerner. Sans doute quelque chose qui ne suffit pas, ou qui blesse, ou met en colère dans le réel observé, et qui génère un besoin de transformer. Par ailleurs je suis une personne globalement mal à l'aise à l'oral, j'ai le sentiment de devoir traduire quelque chose par la parole sans jamais y arriver pleinement et quand j'écoute les autres, il me semble souvent que la parole cache plus qu'elle n'exprime... Il me faut donc prendre ma revanche sur ces manques et ratures, me chercher une surface de réparation.

L'écriture est à la fois l'écran qui me protège, et le pont qui me relie aux autres.

***Intimité Data Storage* prend acte, dès son titre, des évolutions constantes de la langue allant avec celle des moyens de communication : est-ce le travail sur la forme qui vous a d'abord guidé dans l'écriture de ce texte ?**

Le point de départ, c'était ce constat : je n'arrivais pas à supprimer le contact d'une personne décédée dans mon répertoire de téléphone portable. J'ai réalisé qu'un tel geste impliquait un gros impact émotionnel, symbolique. Symboliquement il s'apparente à une cérémonie, même minimale, de plus le terme de « suppression »

induit une sorte de deuxième mort, une déclaration d'oubli, une violence. J'ai été frappée par la question du sacré, des croyances que l'acte soulevait. J'ai mis le personnage principal (« Frank Tauber ») dans une situation analogue, et cela a lancé l'écriture de la pièce.

Il m'a semblé que le dilemme était représentatif d'un phénomène de société contemporaine : beaucoup d'événements relationnels, humains, émotionnels sont vécus à travers le prisme technologique aujourd'hui, via le téléphone portable, les réseaux sociaux, etc.

À la base, la technologie est prévue comme un outil au service de l'humain, mais il me semble qu'elle prend le pas sur l'être en ce sens qu'elle organise pour lui la représentation de la vie et lui offre des substituts de rituels – ou rituels tout court.

La langue est vectrice de ce phénomène. On introduit des termes numériques pour traduire l'existence. Un magnifique exemple nous est offert par Pascal Rambert dans *Clôture de l'amour* quand il fait utiliser les termes « réinitialiser » ou « reparamétrer » (sauf erreur de ma part) à son locuteur en situation de rupture amoureuse. On comprend, on s'explique sa propre vie par analogie avec la technologie numérique.

Quelle place occupe cette pièce dans votre œuvre ?

Si j'avais déjà traité de la marchandisation humaine (dans

une pièce intitulée *L'Enfant, mode d'emploi* par exemple, on peut louer des enfants dans une agence pour satisfaire une pulsion parentale, puis rendre l'enfant quand on en a assez), ou encore, (à travers diverses proses courtes), du fractionnement ou cloisonnement de l'existence en portions et valeurs quantifiables, évaluables, et finalement transformables en produits, je n'avais encore jamais parlé des nouvelles technologies et de leur influence sur l'âme, l'esprit et les relations entre personnes.

C'était aussi l'occasion de régler certains comptes avec le modèle familial dominant. La famille qui est représentée dans la pièce est une famille aux valeurs conservatrices, sclérosée, qui étouffe sous sa propre obligation à se poser en modèle. Dans

l'intimité de ses membres, de terribles conflits et de grandes souffrances se développent, mais ces colères, ces désarrois, ces souffrances doivent être tus, ils ne peuvent être exprimés sous peine de mettre en péril la mascarade officielle. C'est cette tension entre lutte intime et faux-semblant d'harmonie qui m'intéresse.

Quels sont les projets qui vous occupent actuellement ?

Le Prix, un texte-fleuve, créé par fragments puis assemblé en un genre de roman empruntant parfois des chemins de poèmes... ; *Frost*, un projet de création scénique et d'exploration littéraire inspiré par un voyage en Islande et la lecture de *La route* de Cormac McCarthy, comprenant des parties coécrites en « live »

avec Julie Gilbert, en création à l'ABC, à La Chaux-de-Fonds à l'automne 2014 ; continuer à élaborer des projets avec le collectif « Nous sommes vivants » (qui est d'ailleurs invité aux Francophonies cette année) ; une contribution à *Nous souviendrons-nous*, une création du jeune metteur en scène Cédric Leproust à l'Arsenic, à Lausanne en décembre ; une collaboration à *La Dérive des continents*, création du chorégraphe Philippe Saire, en représentation cet automne à Vidy-Lausanne et au Centre culturel suisse à Paris...

**Propos recueillis par
Guillaume Regourd**

Lire aussi l'interview de Marie-Agnès Sevestre, P.10.

REPÈRES

1979

Naissance à Neuchâtel

1999

Prix international jeunes auteurs pour sa nouvelle Jour de visite

2005

La Vie pour rire, sa première pièce est mise en scène au Théâtre du Concert à Neuchâtel

2009

Création de L'Enfant, mode d'emploi au CCN de Neuchâtel

2010-2011

Résidence en tant qu'auteure associée au Grü, Théâtre du Grütli à Genève

2012-2012

Création de Intimité Data Storage, mise en scène de Jérôme Richer et de la pièce De Mémoire d'estomac, mise en scène de Robert Sandoz

2013

Prix SACD de la dramaturgie francophone pour Intimité Data Storage



© Francesca Palazzi